

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



JOURNAL D'AGRICULTURE.

Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]

Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]

Vol. 1

St. Hyacinthe,—Province de Québec,—Mercredi, 3 Novembre 1869.

No. 5



JOURNAL D'AGRICULTURE.

Conditions.—L'abonnement sera de *Un Ecu* pour un an d'avance; quand il ne sera pas payé d'avance l'abonnement sera de \$1. On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Toute personne qui organisera un club de 50 abonnés aura droit à 50 copies du *Journal* pour \$20.

20 copies \$8.50. 10 copies \$4.50.

Le *Journal d'Agriculture* paraîtra le Mercredi de chaque semaine.

Nous traiterons de gré à gré pour les annonces.

Toutes lettres, etc., devront être adressées *Franco* au

Journal d'Agriculture

Le "*Journal d'Agriculture*" est imprimé et publié par Camille Lussier dans la maison en briques de H. J. Doherty coin nord des rues Cascades et St. Hyacinthe.

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Les personnes qui s'abonnent au *Journal d'Agriculture*, et qui nous paieront d'ici au 1er janvier prochain, seront considérées comme ayant payé d'avance, et auront droit à la diminution faite en faveur de ces personnes, sur le prix de l'abonnement.

Prix du *JOURNAL*: \$0.50, payable d'avance.

Voir nos conditions sur la première page. On verra là que toute personne peut se constituer notre agent, et avoir droit au pourcentage offert, pourvu que l'on nous fournisse le nombre voulu d'abonnés.

Nous offrons l'hommage de notre reconnaissance à qui de droit pour l'encouragement tout à fait libéral, dont nous sommes l'objet. Nous sommes heureux d'annoncer aux amis de l'agriculture que nous comptons déjà un nombre d'abonnés qui dépasse nos espé-

rances: notre premier tirage est épuisé. Tous les jours de nouveaux noms viennent grossir notre liste. Les sympathies dont on entoure notre feuille, lui garantissent les plus brillants succès. Nous prenons occasion de remercier nos correspondants de leur bonne volonté: c'est avec des écrits composés par les cultivateurs eux-mêmes, que nos lecteurs pourront trouver, dans nos colonnes, une sagesse pratique et appropriée.

PROVERBES.

Octobre.—Neigeux et froid.—De janvier épargne le bois.—Oe obre et Novembre pluvieux, l'automne décembre venteux.—Automne sec et charmant, le printemps est doux printemps.

Novembre.—Si le sol boit la première neige, à la moisson que Dieu te protège! —Le sol est-il gelé sous elle, ton dos ploiera sous la javelle.—Hiver de Ste. Catherine, fait faire mauvaise mine.

LA
FERME-MODELE.

—oo—
Introduction.

I.

Par une soirée pluvieuse du mois d'août 1844, dans un vaste salon d'une maison de campagne, six personnes se trouvaient réunies; c'étaient M. et Mme. de la Roche, Augustin et Léonie, leurs enfants, M. Victor, jeune enseigne de vaisseau; enfin, Charles Raymond, neveu de Mme. de la Roche.

Le jour baissait rapidement. Déjà, depuis un moment, la maîtresse de la maison et sa fille avaient abandonné le métier à tapisserie sur lequel elles travaillaient ensemble; déjà, de leur côté, M. de la Roche et Victor, ne distinguant plus les fous des cavaliers, avaient laissé en suspens une partie d'échecs chaudement entamée; Augustin seul, ne prêtant aucune attention à la conversation devenue générale, rôtissait contre la nuit une lutte désespérée. A mesure que l'obscurité envahissait les parties les plus reculées du salon, sans lever les yeux de dessus son livre, l'intrépide lecteur rapprochait brusquement sa chaise des fenêtres. Ce ne fut que quand les lignes de la page qu'Augustin voulait déchiffrer, se mirent à danser devant ses yeux, qu'il s'avoua vaincu. Il ferma son livre en s'écriant avec un immense soupir: « Quand donc pourrais-je aussi voyager? Que Victor est donc heureux! » Cette exclamation inattendue fut accueillie par de vifs éclats de rire. Augustin, dans la position d'un homme réveillé en sursaut, promena autour de lui ses regards effarés. « Qu'y a-t-il donc, dit-il, pourquoi fiez-vous? »

Cette question, faite avec un naïf étonnement, augmenta encore l'hilarité générale. Riez, répondit Augustin, vous ne vous amusez jamais à mes dépens comme je m'amuse depuis deux heures!... Avec un livre comme celui-là, ajouta-t-il en frappant sur son volume, je ne serais huit jours dans un cachot sans m'ennuyer!... — Pourquoi pas toute ta vie dans une île déserte comme Robinson? dit Léonie.

— Robinson! reprit Augustin en s'animant, Robinson! je donnerais mon petit doigt pour ne point l'avoir lu, afin d'avoir le plaisir de le lire pour la première fois!

—Vrai, papa, s'écria Léonie, si tu ne lui retires pas ses livres de voyages, Augustin y arrivera un beau matin, com-

me Christophe Colomb, à la recherche de pays inconnus.»

—Petito espiègle! dit M. de la Roche. Voyons, Augustin, raisonnons un peu. Quel charme si grand trouves-tu dans la lecture des voyages? Est-ce simple curiosité, ou désir de t'instruire, qui te fait rechercher avec tant d'ardeur cette sorte de livres?

—Voilà une question que je ne me suis jamais faite. En réfléchissant à ce que j'éprouve lorsque je lis les récits des voyageurs, je crois que ma curiosité est vivement excitée par la description des mœurs, des usages, de l'industrie, de la manière de vivre des peuples étrangers. Souvent il me semble que j'accompagne le voyageur; que je vois par ses yeux tantôt la merveilleuse végétation des contrées tropicales, tantôt cette énorme croûte de glaces amoncelées qui entourent les pôles d'une infranchissable barrière... Le désir d'acquiescer la connaissance de faits curieux et intéressants est donc un des principaux motifs qui me font si avidement rechercher les relations de Lapérouse, de Dumont d'Urville, des missionnaires.

—Très bien, mon ami, mais ne te semble-t-il pas qu'avant d'explorer dans ce but les contrées lointaines, il serait assez naturel de commencer par regarder autour de toi, et de chercher s'il n'y a pas à portée de tes yeux et de ta main une foule de faits curieux et intéressants dont tu ne te doutes pas, pour me servir de tes expressions.

—Ici, autour de nous? dirent à la fois Augustin, Charles et Léonie.

—Oui, mes enfants, l'habitude vous rend insensibles à ce qui frappe journellement vos yeux; vous voyez ainsi beaucoup de choses sans les voir, et sans songer à vous en rendre compte. Ne trouvez-vous pas, par exemple, qu'il est souverainement ridicule de savoir comment les pauvres océaniens construisent leurs pirogues et leurs cases, comment ils fabriquent leurs étoffes, et d'ignorer les procédés bien supérieurs de nos charpentiers, de nos maçons, de nos tisserands?...

Dans un autre ordre d'idées, toi, par exemple, Augustin, tu sais, j'en suis sûr, comment s'obtient le sucre, comment se préparent les feuilles du thé; mais me dirais-tu comment le lait se convertit en beurre et en fromage? Tu as la tête farcie de noms d'un nombre infini de plantes et de grands végétaux étrangers; mais toi qui reconnaitrais un cocotier, un arbre à pain, un aloès,

un bananier, eh bien! si je te priais d'aller dans la forêt qui touche à notre jardin me couper une branche d'orme, de frêne ou d'érable, tu serais très embarrassé. Es-tu bien sûr de distinguer un champ de seigle d'un champ de blé, un champ d'orge d'un champ d'avoine, et le troffle du mil?...

Tu veux des faits curieux et intéressants! En voilà, j'espère, à moins que tu ne regardes comme dignes de ta curiosité que ceux qui se passent à l'autre bout du monde.

—C'est cependant vrai! dit Augustin.

—Mais, où trouver toutes ces explications? ajouta Léonie?

—Quand il s'agit de choses matérielles, les meilleures explications laissent toujours à désirer. Il faut voir, et pour voir, il faut voyager, c'est-à-dire visiter les champs, les fermes, les usines, les ateliers; et c'est un voyage de ce genre que je vous propose pour utiliser vos vacances.

—Irons-nous bien loin? dit Augustin transporté de joie? Quand partons-nous?

—Demain matin; Victor s'est chargé de vous conduire. Je ne mets qu'une seule condition à votre voyage, c'est que tous les soirs vous jetterez sur le papier vos impressions de la journée.»

(A Continuer.)

CE QU'UN CULTIVATEUR DOIT SAVOIR.

Comme l'homme d'affaire, le cultivateur doit savoir ce qu'il fait; il doit en quelque sorte, savoir d'avance ce qu'il est pour faire, et la manière dont il le fera.

Il doit connaître le sol de sa propriété, et non-seulement le dessus du sol, mais encore le sous-sol.

Il doit connaître, quelle espèce de grain convient à chaque espèce de sol.

Il doit savoir quand il convient de travailler sur telle ou telle autre pièce de terre.

Il doit savoir qu'il y a des grains qui ont besoin d'être semés de bonne heure, et quels sont ces grains.

Il doit savoir comment semer ces grains et les récolter.

Il doit savoir qu'il est avantageux de se servir de machines.

Il doit avoir des notions sur les animaux, les fumiers, la culture des arbres fruitiers.

P E N S E E S .

—00—
 Avant de nous endettor, rappelons-nous que le crédit : "est une immense provision qui fait vivre les huissiers et les shérifs."

Tout ce qui vaut la peine d'être fait, vaut la peine d'être bien fait.

C'est par la prudence qu'on arrive à la fortune.

L'homme industriel n'est jamais pauvre.

Soyez plus économes de temps que d'argent, parce qu'avec du temps, on peut gagner de l'argent, tandis qu'avec de l'argent, on ne peut pas acheter du temps.

On demande quatre choses à la femme : que la vertu habite son cœur, que la modestie brille sur son front, que la douceur découle de ses lèvres, que le travail occupe ses mains.

En Agriculture, comme ailleurs, les meilleurs principes ne sont pas toujours applicables.

Les bons journaux sont à la culture de l'esprit, ce que sont les serres chaudes à l'éducation des plantes : ils hâtent ses développements et accélèrent ses progrès.

Chaque jour l'humanité entière dit à l'Agriculture : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien."

La vie des champs est voisine, sinon parente, de la Sagesse.

C'est parmi les cultivateurs que naissent les plus grands et les meilleurs citoyens.

Les gens à vue étroite, sont à présomption large, ordinairement.

La fortune fait faire un pas, le travail deux.

Cultivez le sol profondément, si vous voulez profiter de toutes ses richesses.

La dureté envers les animaux est l'indice d'un cœur mauvais. Si vous êtes sages, ayez le moins possible de rapport avec un homme, dont la brutalité fait trembler un animal devant lui.

P E R T E D E T E M P S E N L A B O U R A N T .

—0—
 Quand les sillons ont 235 pieds, (1 arpent et 55 pieds) de longueur, les détours dans une journée de huit heures prennent 4 heures et 39 minutes, tandis que lorsque les sillons sont de 822 pieds (4 arpents et 102 pieds) de long, 1 heure et 19 minutes suffisent pour faire les détours. Il y a donc avantage et économie de temps pour les cultivateurs à utiliser de longues planches.

A U X O I S I F S .

[L'oisiveté est la mère de tous les vices.]

Les Egyptiens faisaient de l'oisiveté un crime d'Etat. Un de leurs rois avait établi dans chaque canton des juges de police, par devant lesquels tous les habitants du pays étaient obligés de comparaître de temps en temps, pour rendre compte de leur profession. Ceux qui se trouvaient coupables de fainéantise habituelle étaient condamnés à mort comme des sujets inutiles. A Lacédémone, en Grèce, on ne souffrait point de sujets oisifs ; c'était une maxime universelle en ce pays, que les ventres paresseux étaient partout de mauvaises et dangereuses bêtes. Une des principales fonctions des censeurs, chez les Romains, était de faire rendre compte à chaque citoyen de la manière dont il employait son temps ; ceux qui se trouvaient en faute étaient condamnés aux mines ou aux travaux publics. Les anciens Germains plongeaient les fainéants de profession dans la boue de leurs marais, et les y laissaient expirer par un genre de mort proportionné à leur genre de vie.

.

—Nous commençons aujourd'hui la publication d'un travail extrêmement intéressant dû à la plume d'un Noble Français ; nous engageons nos nombreux abonnés à ne pas manquer d'en lire l'introduction. Une fois qu'ils auront commencé, nous sommes certains qu'ils attendront la suite avec impatience et qu'ils la dévoreront ; tant ils y goûteront de jouissances, tant ils y trouveront d'enseignements donnés sous une forme tout-à-fait charmante !

Les personnes les moins favorisées avec les pratiques agricoles et les merveilles des champs seront tentées de se faire fermières quand elles auront visité la ferme-modèle de M. de Morsy en compagnie de nos jeunes touristes ; elles en sauront, pour le moins, autant que si elles avaient été à l'école d'agriculture pendant deux années consécutives.

Nous sommes véritablement heureux de pouvoir fournir à nos lecteurs un moyen si agréable de devenir de bons agriculteurs pratiques, et de concevoir une idée de plus en plus élevée du premier des arts.

.

Les journaux nous apprennent qu'à la foire de Boston, la semaine dernière, il y avait 347 têtes de beaux canadiens, et 4,919 moutons, également du Canada.

L A C A R O T T E .

SA CULTURE ET SON USAGE.

Nous signalions dans notre dernier numéro, les bons résultats obtenus par notre estimable concitoyen M. L. Sarrazin, dans la culture des carottes. Aujourd'hui, nous voulons présenter à nos lecteurs quelques réflexions sur la culture de cette plante, et sur ses qualités.

On néglige généralement dans notre pays, la culture de la carotte. Pourtant, c'est à tort ; car, elle offre des avantages incontestables.

D'abord, notre sol et notre climat lui sont avantageux ; puis, la carotte n'est pas sujette à être attaquée par les vers, la rouille, la mouche, etc., etc. Elle produit aussi abondamment, comme le prouve le fait rapporté dans notre dernier numéro. Un arpent de terre peut rapporter jusqu'à 6 et même 7 cents minots :—pourvu toujours que le sol soit convenable, et la terre bien préparée. M. Sarrazin a, cette année, semé ses carottes dans un champ où il avait l'année dernière cueilli des patates.

Le meilleur sol pour la carotte est une terre grasse et sableuse. Le plus sûr moyen d'avoir une terre bien préparée et une bonne récolte, c'est de labourer l'automne afin que la gelée de l'hiver puisse pulvériser le guéret. Le printemps, il faudrait pour bien faire, labourer de nouveau, à une profondeur de 12 à 15 pouces. Dans tous les cas, que l'on ne fasse qu'un ou deux labours, il faut labourer profondément. Car, si on laboure mince, la carotte ne peut pas se développer. Le fumier dont on doit se servir, est le fumier pourri—on doit de plus l'enterrer l'automne.

Lorsque le labour est terminé, on passe une herse sur les planches, pour égaliser le sol, et si on possède un rouleau, on le fait ensuite passer. C'est alors que l'on tire les sillons. Pour cela, on se sert d'une charrue, et on renverse deux tranches, l'une sur l'autre, de manière à faire une butte sur toute la longueur de la planche. C'est dans cette butte que l'on fait le sillon au moyen d'une petite planche, et la graine est placée dans ce sillon, au moyen d'un semoir. On la recouvre de suite avec un rateau. Pour semer la graine, on doit la mêler dans du sable ou de la cendre : soit une livre de graine dans un demi minot de sable. Il est encore bon de faire ce mélange quelques jours avant d'ensemencer, et de l'arroser d'eau, afin d'avancer la graine.

Quand les carottes sont levées, il faut les éclaircir si elles sont trop fortes semées.

Nous avons dit dans un numéro précédent quand il faut les arracher, et la manière de le faire, et de les emmagasiner.

La meilleure espèce de carottes à cultiver est la carotte longue, et rouge. Et on doit se servir de graine nouvelle.

La carotte, comme nourriture est excellente pour tous les animaux. On en a donné aux chevaux, aux vaches et aux cochons, et l'expérience a été des plus satisfaisantes. La carotte contient plus de nourriture que les navets et les patates. Pour les vaches laitières, elles sont supérieures à toutes les autres plantes. Elles valent presque autant que l'avoine pour les chevaux. Un cheval travaillant habituellement, peut être entretenu en bon ordre seulement avec des carottes et du foin. Il est suffisant de lui en donner 35 à 40 livres par jour. Il n'est pas nécessaire de les couper par morceaux pour les chevaux.

Quant aux vaches, il est suffisant de leur en donner un gallon par jour ; à moins que ce ne soit des vaches laitières. Dans ce cas, il faut leur en donner plus, si on veut qu'elles donnent beaucoup de lait.

Pour toutes ces raisons, le cultivateur devrait faire chaque année sa provision de carottes, comme il fait sa provision de foin. Nous avons dans les environs de St. Hyacinthe des cultivateurs qui cultivent cette plante. Nous pouvons nommer entre autres, M. Sarrazin, M. Ant. Casavant, de St. Dominique, et les Messieurs du Séminaire de St. Hyacinthe. L'expérience a démontré à ces Messieurs, qu'il est extrêmement avantageux de ne pas négliger cette culture. Nous voudrions voir tous nos cultivateurs suivre leur exemple.

—Nous faisons l'extrait suivant d'une lettre, du 16 octobre, datée de Cologne, que Sa Grandeur Mgr. de R. mou-ski adresse à M. l'Administrateur de son Diocèse, et publiée sur la *Voie du Golfe*. Parlant de la campagne de Belgique, Monseigneur dit :

“ On vante les campagnes de Belgique et avec raison. En Angleterre le sol est sablonneux et naturellement assez maigre, mais il est si bien cultivé qu'il est devenu très productif. En France, la culture m'a paru moins soignée, au lieu qu'en Belgique on semble mettre à profit la bonté du terroir, et en augmenter encore la fertilité par l'emploi d'engrais abondant.”

I N S T R U C T I O N SUR LA CONDUITE DE LA CHARRUE SIMPLE.

Ce qui suit était composé pour notre dernier numéro. Faute d'espace, nous l'avons remis à aujourd'hui. Et quoiqu'il ait neigé ces jours derniers, nous publions tout de même ces instructions sur la conduite de la charrue ; parce qu'après tout, il est peu probable qu'on n'ait pas encore avant l'hiver du temps propice pour les labours. Au reste, si l'enseignement qui se trouve dans ces lignes, ne peut être utilisé cet automne, il pourra toujours l'être plus tard. Nous empruntons cet article au *Journal d'Agriculture* de M. Evans.

Le maniement de la charrue ne présente aucune difficulté réelle ; cependant il exige quelques attentions et quelques soins particuliers de la part des hommes qui ont l'habitude de manier la charrue, ou des personnes peu expérimentées. Je crois qu'un homme intelligent, armé de bonne volonté, réussira facilement à la manier, aux moyens des directions suivantes.

En conduisant la charrue simple, le laboureur doit faire fréquemment le mouvement de soulever les manchons, de haut en bas ; il doit donc se placer de manière à pouvoir exécuter facilement ce mouvement, qui, au reste, pour l'homme qui manie bien l'instrument, doit toujours être très-doux, très-moléré, et n'exige que très-peu d'efforts. Pour cela, le laboureur doit marcher dans la raie, le corps droit, et non penché en avant, comme dans la conduite de la charrue à avant-train. Il doit saisir les manchons par-dessous, en plaçant, par-dessus, le pouce et l'extrémité des doigts, et le poignet de côté et non en dessous, comme le fait le laboureur qui manie une charrue à avant-train.

La charrue simple s'enfonce, lorsqu'on soulève les manchons ; elle sort de terre, ou prend moins de profondeur, lorsqu'on presse sur les manchons ; ces mouvements sont tout l'opposé de ceux qu'exige la charrue à avant-train. Lorsqu'on veut prendre plus de largeur de raie, on penche légèrement la charrue à droite, et on la penche au contraire un peu vers la gauche, lorsqu'on veut diminuer la raie, ou plutôt la tranche de terre que prend la charrue.

La charrue doit être réglée de manière à marcher régulièrement seule, c'est-à-dire, sans que le laboureur touche les manchons, à la profondeur et à la

largeur de raie pour lesquels elle est ajustée. On doit donc, lorsqu'on n'a pas encore l'habitude de la conduire, l'abandonner ainsi à elle-même pendant quelques instants, c'est-à-dire sur une longueur de 10 ou 20 pas, en supposant un sol uni et exempt de pierres ; si, dans cette épreuve, la charrue s'enfonce trop profondément, ou si elle tend à sortir de terre, si la largeur de la bande qu'elle prend augmente ou diminue sensiblement, on peut être assuré que la charrue n'est pas bien ajustée ; et comme la régularité de la marche de l'instrument dépend essentiellement de cet ajustage, on ne doit rien négliger pour arriver à l'établir avec précision. Je ne puis trop insister sur ce point, parce que c'est là l'obstacle devant lequel on a échoué, dans plusieurs essais tentés avec la charrue simple : tant que cette charrue n'est pas bien ajustée, il est impossible qu'elle exécute même un labour passable ; on ne doit donc pas s'obstiner à la faire travailler, lorsque le laboureur est forcé, pour lui faire prendre la tranche convenable, de faire constamment le même effort soit en pressant sur les manchons, soit en les soulevant, soit en penchant l'instrument à droite ou à gauche ; il faut alors s'arrêter aussitôt et changer le régulateur selon le besoin. Aussitôt que l'on aura trouvé le point d'ajustage convenable, on verra que la charrue marche régulièrement sans aucune difficulté. L'homme un peu exercé reconnaît aussitôt ce qu'il y a à faire au régulateur, pour corriger le défaut de marche de l'instrument ; mais lorsqu'on le manie pour la première fois, on a dû se résoudre d'avance à quelques tâtonnements ; avec un peu de persévérance, on arrive bientôt à trouver le point convenable.

La charrue s'ajuste au moyen du régulateur, pièce de fer en forme d'équerre, placée à la partie antérieure (de devant) de l'âge. La branche percée de trous est disposée verticalement dans la mortaise destinée à cet usage, et elle y est arrêtée à la hauteur que l'on désire, au moyen d'un boulon qui traverse l'âge. L'autre branche, qui porte des dents, est placée en bas dans le sens de l'horizon, tournée vers la droite ou vers la gauche, selon le besoin. La chaîne du régulateur présente une maille allongée qu'on engage dans une des dentures de la branche du régulateur placée dans le sens de l'horizon ; le crochet d'attelage placé en avant de la chaîne se fixe en arrière du régulateur, sur le crochet placé sur l'âge. Je ferai remarquer ici

que ce n'est pas toujours par la dernière maille de la chaîne que celle-ci doit se fixer sur le crochet, mais on doit l'accrocher le plus court que l'on peut, de manière que la maille allongée qui est engagé dans le régulateur y joue librement, sans que jamais la partie postérieure de cette maille vienne s'appuyer contre le régulateur. En effet, le tirage ne doit jamais s'opérer sur le régulateur, mais sur le crochet placé sous l'âge. J'insiste sur cette recommandation, parce que c'est une faute que l'on a commise souvent, lorsque l'on a essayé cette charrue sans la connaître : et il en est résulté que l'on a forcé le régulateur, et que l'on a dit qu'il était fort faible, tandis qu'il éprouve très peu de fatigue, lorsqu'il est employé convenablement, parce qu'alors tout l'effort se fait sur le crochet : le régulateur n'est là que pour maintenir la partie de la chaîne sur un point fixe, mais il ne doit jamais supporter l'effort du tirage.

(A. continuer.)

A P I C U L T U R E .

CE QU'IL Y A DANS UNE RUCHE D'ABEILLES.

L'apiculteur, comme tous les ouvriers des diverses professions, a besoin d'étudier son art, de le comprendre, de le raisonner.

(Pour le *Journal d'Agriculture.*)

C'était un dimanche du mois de mai. Ce jour là, les amateurs de mouche à miel étaient réunis chez le père Thomas, dont le rucher florissant faisait l'admiration et l'envie de tout le monde. La réunion était nombreuse ; sans compter une dizaine d'apiculteurs vierges, avides de s'instruire, il y avait le maître d'école, qui a inventé plusieurs ruches nouvelles ; Jean Claude, qui n'a rien inventé, mais qui n'en soigne pas plus mal ses abeilles ; le voisin Cudet Chouffeur, un *moucheur* qui n'a pas inventé la poudre, ce qui ne l'empêche pas de mettre du foin dans ses bottes, et votre serviteur Jean-Pierre qui saisit toutes les occasions de se rencontrer avec les gens aux mouches, dans l'espoir d'apprendre quelque chose sur ces petites bêtes du bon Dieu.

Nous étions tous plantés comme des piquets à quelque distance et sur le côté des ruches du père Thomas, admirant l'activité de ses abeilles, dont le travail incessant et le bourdonnement

très vif nous portaient à l'âme. Les unes rentraient chargées de pelottes attachées avec art à leurs pattes de derrière ; les autres revenaient le ventre gonflé de miel. Quelques-unes étaient cramponnées sur le tablier de la ruche, occupés à battre des ailes en signe d'allégresse ; quelques autres semblaient garder la porte d'entrée et palpaient les arrivantes. Cet apport de provisions nous ravissait. Mais comment étaient-elles emmagasinées ? Quel ordre présidait aux différents travaux de l'intérieur de la ruche ? Quelle était l'organisation d'une colonie de mouches à miel ? C'est ce que le père Thomas, qui est communicatif, se fit un devoir et un plaisir de nous apprendre. Ayant toussé pour nous avertir d'avoir les oreilles ouvertes, il s'exprima ensuite ainsi :

Mes amis, vous voyez ce panier qu'on appelle ruche, eh bien ! à l'époque de l'année où nous sommes, il y a dedans trois sortes de mouches formant une colonie : 1o. une femelle développée, qui est la mère de toute la famille ; 2o. des mâles ou faux-bourdons dont le nombre varie et s'élève parfois à plus d'un millier par ruche ; 3o. des femelles atrophiées (amaigries) ou ouvrières qui composent le gros de la colonie, et qui, avec la mère, forment toute la colonie lorsque la saison de l'essaimage est passée ; ce sont ces ouvrières qui accomplissent tous les travaux intérieurs et extérieurs, et il y en a plus de 20 milles dans la ruche qui est devant vous.

L'abeille-mère, que d'aucuns, n'y regardant pas de près ou le faisant avec intention, appellent *chef* ou *reine*, quoiqu'elle ne commande ni ne gouverne, est facile à distinguer ; elle est plus forte et d'un grand tiers plus longue que l'ouvrière ; elle est moins grise et plus roussâtre ; son abdomen surtout est plus développé et se termine plus en pointe ; ses pattes sont aussi plus fortes et plus jaunâtres. Celle-ci ne va pas aux champs, et ne sort de sa ruche que pour se faire féconder, ce qui a lieu une fois pour toute son existence, dont la durée est de quatre à cinq ans, et aussi chaque fois qu'elle accompagne un essaim. Ses fonctions se bornent uniquement à pondre. Mais la besogne est suffisante, si l'on pense que la mère d'une colonie qui essaime trois ou quatre fois dans une année pond plus de 60 mille œufs, tant pour former les essaims que pour renouveler la population de sa ruche. Quand on pond tant que ça, on n'a pas le temps de couver. Ce sont

les femelles atrophiées, les femelles qui ne pondent pas, autrement dit, les ouvrières, qui s'en chargent.

Les mâles ou faux-bourdons sont faciles à reconnaître par leur taille plus forte que celle des ouvrières, par leur couleur plus noire, leurs ailes plus grandes, leur tête ronde (les ouvrières et la mère l'ont triangulaire), leur abdomen plus large et moins pointu, et aussi par le bruit plus accentué qu'ils laissent entendre en volant. Ces individus ne vont pas à la picorée (pillage) ; ils sortent de la ruche vers le milieu de la journée, quand le temps est beau, pour prendre leurs ébats et pour féconder les jeunes femelles qui cherchent l'occasion de l'être. Vous allez m'objecter, sans doute, qu'il n'y a pas tant de femelles à féconder qu'il se trouve de mâles, puisque toute colonie n'a jamais qu'une femelle développée, et qu'elle possède des centaines de mâles. Cela est vrai, et il faudrait avouer que la nature eût été fabuleusement prodigue en ne leur donnant pas une autre utilité. Cette utilité serait de tenir de la place dans un moment donné, comme, par exemple, après la sortie du premier essaim, et d'entretenir dans la ruche la chaleur nécessaire au couvain. Du reste, leur existence est très limitée ; au bout de deux ou trois mois, lorsque l'époque de l'essaimage est terminée et qu'il n'y a plus de jeune femelle à féconder, ils sont impitoyablement mis à mort par les ouvrières, qui n'y vont pas de main morte à l'égard de ces individus incapables alors de rendre des services à la colonie.

Les abeilles ouvrières sont ces laborieuses travailleuses que tout le monde connaît. Elles sont grisâtres ou noirâtres, selon qu'elles sont jeunes ou vieilles. Leur tête est triangulaire et porte sur les côtés, deux gros yeux ovoïdes et fixes ; plus, au milieu du front, trois petits yeux également fixes, et deux cornes mobiles qu'on appelle *antennes*, lesquelles sont les organes du toucher. Leur corselet (poitrine) est globuleux, et porte en dessus deux paires d'ailes ; ce qui les a fait classer dans les hyménoptères [insectes à quatre ailes], et en dessous, trois paires de pattes dont la plus postérieure se fait remarquer par les *brosses* en dedans, et par des corbeilles ou *cueillerons* en dehors. Ces cueillerons servent à recevoir le pollen des fleurs. Leur abdomen ou ventre est ovale et allongé ; il est recouvert de six boucles écailleuses d'inégale largeur, diamant de diamètre à mesure

qu'elles s'éloignent du corselot, et, en dessous, il est formé de demi-anneaux qui se recouvrent en partie les uns les autres. Entre ces demi-anneaux, se trouvent des sacs membraneux dans lesquels vient s'épancher une graisse qui s'y durcit et que les abeilles extraient sous forme de lamelles très minces; c'est la cire avec laquelle elles construisent leurs édifices dont nous parlerons tout à l'heure. N'oublions pas de citer l'aiguillon, arme défensive dont elles sont armées, ainsi que la mère abeille, mais dont les mâles sont dépourvus. Citons encore la bouche, dont les mandibules et la trompe ou langue fléchie, constituent des organes d'une grande importance.

(A continuer.)

EXPOSITION AGRICOLE DU COMTE D'YAMASKA.

Joué, le 21 octobre dernier, a eu lieu au village de St. François du Lac, comté d'Yamaska, l'Exposition industrielle et agricole de ce comté.

Cette société organisée il y a déjà plusieurs années a progressé rapidement grâce au dévouement des personnes habiles qui ont présidé à la direction de ces opérations. Ses expositions annuelles sont un sujet d'avancement, car les cultivateurs s'y rendent en grand nombre pour y rivaliser à qui mieux mieux et profiter des exemples de progrès qui y sont donnés par les agriculteurs qui savent améliorer la culture des champs et le bétail de la ferme.

Le concours de jeudi a été un vrai succès tant sous le rapport du nombre des exposants que sous celui des objets exposés. Les cultivateurs des paroisses voisines y étaient accourus en très-grand nombre.

Les chevaux exposés étaient supérieurs et faisaient honneur au comté. Les espèces bovine, porcine et ovine étaient bien représentées. Les tissus et les grains et légumes étaient aussi variés que nombreux. Leurs qualités ne laissaient rien à désirer.

Somme toute, l'Exposition Agricole du comté d'Yamaska fait honneur aux directeurs et aux membres de cette société.

PARTI DE LABOUR DU COMTE DE BEAUHARNOIS.

Le parti de labour du comté de Beauharnois a eu lieu jeudi dernier sur le

terrain de M. Moïse Poissant, à St. Etienne sous le patronage de la Société d'Agriculture du comté.

Les prix ont tous été donnés par M. Cayley, député à la chambre des Communes.

Il y avait 22 charrues sur le terrain, toutes en fer à une seule exception près. Les juges étaient MM. Beaudin, G. Cross, J. B. Bougie, J. L. Lortmier, Maurice Hébert et Maurice Turcot. Il y avait deux classes, l'une de cultivateurs âgés de plus de 21, et les autres âgés de moins de 21 ans.

Le labour était en général de qualité supérieure, mais chose digne de remarque, c'est que malgré que la grande majorité des concurrents fut canadienne, presque tous les prix ont été gagnés par des anglais ou des écossais. C'est une raison de plus pour nos compatriotes de travailler sans relâche à atteindre la supériorité qui semblerait leur appartenir de droit.

Sur le terrain du concours, MM. Cayley et Bergevin, les deux députés du comté adressèrent la parole à la foule et l'exhortèrent surtout à améliorer les chemins, soit par des subventions, soit soit aux frais des municipalités.

Après que les prix furent distribués, les juges et les directeurs de la société d'agriculture participèrent à un dîner succulent qui leur avait été préparé chez M. Poissant propriétaire du terrain où a eu lieu le concours.

L'hospitalité fut des plus cordiales.

Après le dîner, plusieurs des assistants prirent la parole pour appuyer sur les considérations qu'avaient fait valoir les députés du comté.

M. E. H. Bisson, secrétaire de la société, fit voir que le labour perfectionné est nécessaire pour produire d'abondantes récoltes, de bonnes voies de communication ne le sont pas moins pour se prévaloir des marchés. De fait, les deux sont indispensables.

Les paroles de M. Bisson parurent avoir convaincu tous les auditeurs.

—Nouveau-Monde.

Le parti de labour du comté d'Hotellaga a eu lieu jeudi dernier sur la ferme de M. James Drummond, de la Petite-Côte. Le mauvais temps n'a pas empêché les concurrents de faire le labour voulu par les règlements du concours. Parmi les spectateurs présents à ce concours, on remarquait M. Beaubien, représentant du comté à la chambre locale, W. O'Gilvie, député de Montréal-Ouest, et plusieurs autres amateurs d'agriculture.

Le premier prix, obtenu par John Munroe, était une charrue en fer [Jeffery's Nake] donnée par M. Beaubien.

Les journaux anglais de Montréal disent que le concours a été magnifique et fait honneur à ceux qui l'ont organisé.

Mr. l'Editeur,

La moi-son est engrangée et en partie battue. C'est le moment de calculer si nous avons recueilli du sol ce que nous aurions pu en tirer. La culture ne paye pas comme autrefois. Là où il y a 30 ans de riches moissons étaient récoltées, là ou des pères de famille trouvaient l'aisance, la vie de leurs enfants et le moyen de leur léguer une fortune; on voit le plus souvent aujourd'hui des cultivateurs retirer à peine de quoi vivre misérablement et leurs enfants s'éloignent du toit paternel faute d'y trouver l'avenir et le confortable.

N'y a-t-il pas un remède au mal? N'y a-t-il pas une cause à ce désordre? Est-ce la faute de la nature? Le soleil ne donne-t-il pas ses rayons bienfaisants comme autrefois? N'avons-nous pas encore le retour régulier des saisons? La température n'obéit-elle pas aux mêmes lois? Oui: évidemment. La cause du changement dépend donc de nous. L'appauvrissement du sol, et notre entêtement à suivre l'ancien mode routinier de nos pères: tels sont les deux sources du mal.

Nos pères, suivant l'expression d'un cultivateur intelligent, ont enlevé la crème du sol pour nous laisser que le gros lait bleu. Ayant devant eux un sol nouvellement défriché, ils se sont laissés éblouir par sa fertilité; ils ont mis de côté les notions agricoles apportées de la vieille France, pour se vouer à la routine. Les choses ont bien été jusqu'ici; grâce à la fertilité prodigieuse de notre sol; mais à présent il faut changer de régime, ou bien se décider à une ruine complète. Le sol est tellement épuisé, du moins dans les endroits où une culture rationnelle ne l'a pas déjà transformé, que vouloir en tirer une récolte profitable sans amélioration, est s'insurger contre la nature et la raison.

Quelques cultivateurs s'imaginent que c'est dans l'ordre que le sol aille toujours s'appauvrissant de la sorte, et qu'il n'y a pas de remède possible. C'est tout le contraire. Qu'on jette un regard sur l'Angleterre, la Belgique et tant d'autres vieux pays: on verra que des centaines de générations ont passé sur leur sol, y ont puisé la vie et le bien-être, et que cependant on admire encore son étonnante fertilité. Mais en même temps on verra, en examinant le mode de culture étudiée qu'on y suit, les soins dont le sol est constamment l'objet, et en faisant la comparaison avec notre esprit de routine, notre routine opiniâtre et préjugé de tenter les

améliorations que la science agricole nous présente, on verra clairement la cause de notre décadence continue.

Nous n'avons que deux alternatives devant nous : ou consentir à voir nos terres diminuer de prix d'année en année, voir le pays s'appauvrir de jour en jour, nos enfants aller chercher fortune à l'étranger ; ou bien changer nos idées en matière d'agriculture : s'appliquer à amender le sol, économiser les engrais produits par la ferme ; se servir de plâtre lorsque le fumier manque, ou ne peut être appliqué à un champ avec avantage ; semer de la graine de tresse, et rendre au sol par un système judicieux de rotation le suc que la moisson en extrait chaque année.

En un mot, il faut se convaincre que notre manque de succès dépend, généralement parlant, de notre propre faute. Au lieu de se moquer, comme cela arrive souvent, de ceux qui veulent entreprendre quelque chose de nouveau, qui font quelque expérience, on devrait les étudier, s'enquérir des résultats obtenus. L'expérience : telle est la base de l'art agricole, dans lequel il n'y a presque pas de principes absolus.

Les occasions de s'instruire ne sont pas rares pour les cultivateurs. Dans chaque paroisse il en est qui réussissent mieux que les autres : pourquoi ne pas les interroger ; pourquoi ne pas chercher à les imiter, au lieu de s'en tenir à un système basé sur les préjugés, et qui nous laisse obtenir aucun succès.

Chaque année il se donne dans chaque comté des concours agricoles, des partis de labour pourquoi ne pas toujours se faire un devoir d'y assister ? C'est là que le cultivateur peut s'instruire et profiter de l'expérience des autres.

Mais malheureusement on traite ces réunions avec une indifférence déplorable. Dernièrement j'assistai à un parti de labour : une vingtaine de prix avaient été donnés par des amis dévoués de l'agriculture. Cependant y il eut à peine 6 concurrents et environ trente personnes seulement avaient cru utile de s'y rendre. Voilà comme on néglige ce qui nous touche de si près. Si un cirque, une ménagerie avaient été exhibés au même lieu, des milliers de curieux s'y seraient empressés, et des sommes considérables auraient été dépensées pour jouir d'un spectacle frivole et inutile. Voilà où en est le peuple, avec l'unique occupation, l'unique ressource, l'unique planche de salut, l'unique voie de prospérité : l'agriculture. Pensons-y.

UN CULTIVATEUR.

SUCRE D'ÉRABLE.

La société d'agriculture du comté de l'Islet a accordé des prix aux messieurs suivants, pour la plus grande quantité de sucre fait le printemps dernier : Olivier Thibeau, 6,600 livres ; Anselme Dubé, 3,916 livres ; Raphaël Dubé, 3,160 livres.—*Gazette des Campagnes.*

La *Minerve* nous apprend que M. Joly, président du Conseil Agricole et membre du Comité pour l'examen de la tenue des Fermes aux écoles d'agriculture, a dû se rendre jeudi à l'Assomption avec les autres membres du comité pour voir ce qui se pratique dans cette école.

La semaine dernière, un autre comité composé de MM. Benoit, Beaubien et Sommerville s'est réuni à Montréal dans le but de préparer les bûches permanentes pour tenir les expositions provinciales.

On ne connaît pas encore la détermination prise par les membres de ce comité.

PRIX DES MARCHÉS.

St. Hyacinthe, 2 Novembre 1869,

Le marché de samedi était peu fourni, vu le mauvais état des chemins. Le prix des grains n'a augmenté pas. Le blé se vendait une piastre, l'orge trois chelins, le blé d'Inde quatre chelins et demi, l'avoine de 35 à quarante sous, les pois quatre chelins, le sarazin un écu, la goudriole de cinquante sous à un écu. Les pommes de choux se vendaient jusqu'à quinze sous la pièce, les patates quatre chelins. Les pommes étaient en grande quantité et les prix variaient suivant la qualité. Le prix des viandes continue à être très-élevé.

Sherbrooke, 28 Octobre 1869.

—Samedi, 22 d'Octobre, notre marché, dit le *Pionnier* de Sherbrooke, présentait une activité peu ordinaire, malgré le mauvais temps qu'il a fait toute la journée. Le nombre des voitures était de treize de plus que le meilleur marché de l'année dernière, celui qui a précédé le jour de Noël. Cela indique un progrès réel, qui peut à bon droit faire réfléchir les pères de la ville, sur la nécessité avant long temps de voir à l'agrandissement de la place du marché, du moins pour les voitures. Nous ne savons comment le ciere du marché pourra placer convenablement toutes les voitures qui nous viendront vers Noël, époque où le acheteur sont les mieux disposés à ouvrir leurs bourses.

Les prix, malgré l'abondance de la récolte, sont très-hauts, et comparés ceux des mêmes produits sur les marchés des autres localités, peuvent donner une juste idée des avantages qui re-

sultent pour les cultivateurs du voisinage des manufactures. Lorsque ces prix sont de vingt à trente par cent de plus qu'ailleurs, les cultivateurs sur qui pèsent le plus les droits protecteurs sont bien en état de les supporter, et de les étendre à tous les objets qui pourraient par ce moyen être fabriqués chez eux. (Je crois même que les habitants d'Arthabaska seraient de cet avis.)

LE PRIX DES GRAINS.—Nous traduisons les remarques suivantes d'un Bulletin commercial de New-York : « La dépression du commerce de grain, dans l'Ouest, et la baisse considérable des prix depuis deux mois, continuent à préoccuper vivement les banquiers et les marchands. Le commerce de grain est si intimement lié au trafic des chemins de fer et aux affaires générales du pays, qu'il n'est pas étonnant que la dépréciation des denrées excite l'alarme dans le monde financier. Le 13 août et le 14 septembre, nous avons publié des rapports dressés avec soin sur les récoltes de cette année, ici et en Europe. Nous avons en même temps démontré qu'il y avait folie à croire, comme beaucoup le faisaient, que la récolte en Europe ne donnerait qu'un rendement médiocre. Nous n'avons cessé de conseiller aux fermiers de vendre leur grain aussi vite qu'ils le pourraient parce qu'ils ne gagneraient rien à attendre, et que l'Europe n'achèterait ce grain qu'à un prix très-modéré, cette année. Nous disions aux fermiers de l'Ouest qu'à moins qu'ils ne se hâtent, ils seraient devancés sur les marchés français et anglais par les marchands des ports de la mer Noire. Les fermiers de l'Ouest ne nous ont pas écouté ; ils ont gardé leur grain, et aujourd'hui les ports de la mer Noire expédient leur grain en France et en Angleterre. Il sera un peu tard pour nous de commencer quand ils auront fini. »

MARCHE DE BONSECOURS.

Montréal 27 oct 1869.

	sd	sd
FARINE—Blé par 100 lbs.....	13 0 a	13 6
Farine d'avoine.....	15 0 a	16 0
Do de blé d'Inde....	3 0 à	10 6
Do de sarazin.....	9 0 a	10 0
GRAINS—Blé par minot.....	0 0 a	0 0
Orge do.....	3 6 a	3 9
Pois do.....	4 3 a	4 6
Avoine do.....	2 0 a	2 6
Sarazin do.....	2 9 a	3 8
Blé d'Inde.....	4 6 a	5 0
LEGUMES—Patates au sac.....	4 0 a	4 6
Fèves par minot.....	8 0 a	0 0
Oignons par tresse.....	2 0 a	2 6
LAITERIE—Œufs par doz.....	0 11 a	1 0
Beurre frais par lbs.....	1 3 a	1 6
Do salé do.....	0 10 a	0 11
Fromage do.....	0 0 a	0 0
DIVERS—Sucre d'érable do.....	0 5 a	0 6
Miel.....	0 7 a	0 8
Saindoux par lbs.....	0 10 a	0 11
VIANDES—Bœuf à la livre.....	0 5 a	0 9
Lard do.....	0 7 a	0 8

Table listing various agricultural products and their prices in Quebec, including Mouton à la livre, Agneau au quartier, Veau à la livre, and various types of poultry and game birds.

MARCHE DE QUEBEC

Québec, 29 oct 1869

Table listing various agricultural products and their prices in Quebec, including flour (Fleur), various types of meat (Viandes), and other goods like oil and sugar.

MARCHE DE ST. HYACINTHE

St. Hyacinthe 30 oct. 1869.

Table listing various agricultural products and their prices in St. Hyacinthe, including flour and other grains.

Table listing various agricultural products and their prices in St. Jean, including Sarazin, grain, and various types of poultry and meat.

MARCHE DE ST. JEAN

St Jean, 29 oct 1869.

Table listing various agricultural products and their prices in St. Jean, including flour, grain, and various types of meat.

MARCHE DE SOREL

Sorel, 30 oct. 1869.

Table listing various agricultural products and their prices in Sorel, including flour, grain, and various types of meat.

Table listing various agricultural products and their prices in Sherbrooke, including Miel, Lard frais, and various types of meat.

MARCHE DE SHERBROOKE

Sherbrooke, 28 oct. 1869.

Table listing various agricultural products and their prices in Sherbrooke, including beef, mutton, and various types of meat.

MARCHE AUX ANIMAUX

Montréal, 27 oct. 1869.

Table listing various agricultural products and their prices in Montreal, including beef, mutton, and various types of meat.

MARCHE DES CUIRS

Montréal, 27 oct. 1869.

Table listing various agricultural products and their prices in Montreal, including leather and various types of animal products.

A KEROACK

Marchand de Cuir, 505, Rue St Paul.

Marchés de Brighton et Cambridge

Boston, 28 oct 1869.

Table listing various agricultural products and their prices in Boston, including beef, mutton, and various types of meat.